Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

273 | Janvier-Juin

Coexistence des mondes ruraux et des agricultures

Le dernier refuge (2013, 1 h 05 min)

Réalisateurs : Anne-Laure Porée (journaliste et doctorante en anthropologie) et Guillaume Suon (réalisateur franco-cambodgien).

Coproduction : Bophana Production/Centre Bophana/Tipasa Production.

Marie Mellac

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/7779>

DOI : 10.4000/com.7779

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2016

Pagination : 321-327

ISBN : 979-10-300-0065-8

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Marie Mellac, « *Le dernier refuge* (2013, 1 h 05 min) », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 273 | Janvier-Juin, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/com/7779> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/com.7779>

COM A VU

Le dernier refuge (2013, 1h05min)

Réalisateurs : Anne-Laure Porée (journaliste et doctorante en anthropologie) et Guillaume Suon (réalisateur franco-cambodgien).

Coproduction : Bophana Production/Centre Bophana/Tipasa Production.

Le film a été tourné au Cambodge entre 2010 et 2012 dans la partie orientale de la province du Mondulkiri, près de la petite ville de Bousra, à quelques kilomètres de la frontière vietnamienne. Cette région est alors concernée, depuis 2008, par le développement rapide de plantations d'hévéas (caoutchouc) de très grandes dimensions qui empiètent sur les espaces de culture des populations locales. Les principaux personnages du film appartiennent au groupe ethnolinguistique bunong (les fameux Mnong Gar de Georges Condominas, 1957) et pratiquent une agriculture forestière (défriche-brûlis) qui consiste à défricher un pan de forêt tous les trois ou quatre ans pour le cultiver avant de le laisser se régénérer (jachère forestière) pendant une dizaine d'années de sorte à pouvoir le mettre en culture à nouveau.

I - Un film qui questionne

S'il fallait choisir un film pour montrer à quel point la distinction entre film de fiction et documentaire est ténue, *Le dernier refuge* serait un choix parfait. Le film ne donne pas de chiffre, pas de lieu, pas de nom, à peine une date au hasard d'une discussion. Quelques mots très courts aident le spectateur qui ne connaît pas les agricultures forestières à comprendre ce qu'il voit : « *Le mir*, champ traditionnel bunong ». Mais il n'y a pas d'expert, pas de démonstration, et les quelques voix off sont celles des personnages. Le film n'explique donc pas, il questionne. Pour cela, il invite le spectateur à suivre un couple, Mé Chap, la mère et Pou Chap son mari tout au long d'une saison de culture, de la préparation du champ après la mise à feu de la forêt, à la récolte.

Le film en dit pourtant plus sur les appropriations foncières à grande échelle (qui ont le statut de concessions économiques au Cambodge), la façon dont elles se produisent, leurs effets sur les paysages et sur les populations qui sont obligées de se déplacer que bon nombre de documentaires sur le sujet.

Il est difficile par écrit de rendre la richesse de ce qu'apprend le film à travers les paysages et les sons, les gestes et les paroles à la fois poignantes et pleines d'humour des personnages. Pour ne pas trop m'éloigner du film, je tente de procéder un peu de la même façon : partir de certains paysages et de certaines conversations, pour montrer ce que produisent localement et quotidiennement les appropriations de terre à grande échelle.

II - De nouveaux paysages visuels et sonores

Après quelques images d'archives qui montrent un convoi d'éléphants et des danses de rituel bunong, sur un fond sonore de bruits de la forêt, le film s'ouvre sur l'image d'un bulldozer qui abat des arbres et sur les vastes espaces défrichés pour mettre en place les plantations : des pistes de terre rouge rectilignes, d'immenses parcelles uniformes jonchées de branches et de souches qui attendent d'être enlevées ou brûlées, et de loin en loin un bosquet de forêt isolé ou un arbre gigantesque épargné. Ces images qui sont accompagnées du bruit des tronçonneuses contrastent avec celles qui sont prises dans le *mir* des Bunong et lors de leurs déplacements en forêt.

Les plantations produisent en effet des paysages visuels et sonores totalement nouveaux. Lorsque les hévéas sont grands, l'effet lunaire des défrichements est atténué, mais les alignements mono-spécifiques sur des centaines ou des milliers d'hectares créent une nouvelle géométrie : les lignes droites remplacent les méandres et les détours, les ruptures sont nettes plutôt que progressives, la monotonie fait place à la diversité. Les plantations ne rendent pas non plus les mêmes services écologiques que la forêt cultivée. Ces services sont suggérés à plusieurs reprises par des images ou des discussions : variété des espèces végétales et animales, sauvages ou domestiques, utilisées par les habitants, points d'eau, ombre et humidité du sous-bois, richesse des sols après le brûlis etc. Depuis longtemps maintenant, les scientifiques ont montré que les forêts cultivées d'Asie du Sud-Est contiennent une plus grande diversité floristique, y compris d'espèces forestières, que celles qui ne le sont pas (Mellac, 2000), ces dernières servant de réservoir aux plantes moins immédiatement utiles mais néanmoins nécessaires à l'équilibre forestier. Avec les plantations, les terres sont en partie nivelées, l'humus forestier s'appauvrit et le sous-bois qui accepte encore de pousser est régulièrement nettoyé, les cours d'eau s'assèchent et/ou se réchauffent, les bruits des tronçonneuses et

des engins d'exploitation éloignent les animaux et couvrent les bruits de la forêt. Les lieux deviennent ceux d'une seule entreprise et d'une seule plante, des espaces privés que les entreprises peuvent interdire de traverser. Alors que la forêt est ouverte à tous, humains comme non humains, végétaux, animaux, eaux, esprit des morts et des choses, dans une cohabitation que chacun contribue à définir.

III - « S'il y a une autre forêt, j'irai y faire mon *mir* »

Cette idée est exprimée par Mé Chap lorsqu'une jeune amie de la famille lui demande ce qu'elle pense de la perte des terres. Elle poursuit « La perte des terres concerne tout le monde, pas que nous ». Avec ces deux phrases, Mé Chap évoque à la fois la relation à la forêt des Bunong, ainsi que les relations qu'ils construisent entre eux et avec les autres. Ces trois niveaux de relations sont fortement reliés entre eux et sont construits sur d'autres valeurs et logiques que celle des entrepreneurs, et plus largement des individus et des groupes entrés dans la modernité. Ils sont partout présents dans le film. Le *mir* est un élément central de leur compréhension, élément sur lequel insistent d'ailleurs les personnages. « Nous ne sommes pas beaux à voir sans le *mir* ». Ou encore « Le *mir* me rend heureux depuis mon enfance », « J'essaierai d'avoir un *mir* jusqu'au jour de ma mort ».

Le *mir* est un champ ouvert dans la forêt le temps de deux à trois ou quatre années de cultures. Après les cultures la forêt repousse et contient de nombreuses espèces utiles qui se sont développées grâce à l'ensoleillement et/ou qui ont été introduites par les paysans. Ainsi un espace anciennement cultivé se repère à certaines de ces espèces (bambous, bananiers) absentes dans la forêt non cultivée (il n'y a pas de bananier dans la forêt lointaine nous dit Pou Chap), et leur présence, plusieurs années après, indique l'âge du recru forestier et entretient un lien (par les cueillettes) entre la parcelle et ceux qui l'ont précédemment cultivée. Lorsque les paysans ont été déplacés pendant longtemps comme c'est le cas dans cette région frontalière fortement perturbée, les années deviennent des décennies et les traces des anciens *mir* disparaissent. Ils « n'appartiennent » alors plus à personne mais leur mémoire est transmise oralement et permet, comme l'indique Pou Chap, aux paysans d'aujourd'hui de les retrouver : « Nos parents nous ont montré où étaient les *mir* de nos ancêtres. On les a recherchés dans la forêt. On sème de nouveau sur ces anciens *mir* ».

Vastes espaces au milieu de la forêt, les *mir* des Bunong sont ouverts par plusieurs foyers qui s'entraident au moment des travaux les plus lourds ou les plus urgents, lors du semis au bâton notamment. Ce sont des espaces et des

moments de vie temporaires, parfois très éloignés des villages permanents où les Bunong ont été progressivement sédentarisés. Ils recèlent quelques dangers (serpents et autrefois éléphants sauvages ou tigres) mais sont aussi plus tranquilles et permettent de nombreuses activités dont on sent bien, dans le film, le plaisir qu'ont les protagonistes à les effectuer et les transmettre : chasse, pêche, cueillette, artisanat, baignades. La forêt est investie d'un très grand nombre de fonctions dont certaines, liées aux cultes des morts, font que certaines portions de forêt ne peuvent pas être cultivées ni même traversées, pas même par les éléphants ! Ceux-ci ont longtemps été un élément important de la culture des Bunong qui les attrapaient en forêt, les élevaient et les utilisaient dans leurs déplacements ou pour les cultures. Comme la forêt, les éléphants sont plus ou moins sauvages et dangereux ou domestiques et utiles. Leurs âmes se distinguent de celles des autres animaux, mais ressemblent à celles des humains (Scheer, 2014) qui entretiennent avec eux des relations très spécifiques, impliquant des droits mais aussi des obligations comme celle de respecter les cimetières, ainsi que le suggère Pou Chap.

Le film montre encore mille autres choses de la forêt et des *mir* des Bunong : les savoirs et les savoir-faire, les chants, les rituels agraires, les saisons, les déplacements, le riz et les autres plantes cultivées ou cueillis, les animaux. Pour ne pas être fleur bleue, il faudrait rajouter l'alcool, le tabac, les dangers de la chasse, et la violence des combats signifiée au détour d'une conversation. Car les Bunong, comme le dit Mé Chap n'ont pas peur de se battre et peuvent sortir leurs lames. Mais pourront-ils gagner ce dernier combat ?

IV - Les derniers Bunong ?

Le film, à travers son titre et les images des concessions à perte de vue des derniers plans, suggère plutôt que le combat est perdu et que le mode de vie des agriculteurs de la forêt est voué à disparaître. Les dangers qui menacent ce mode de vie sont en effet multiples.

Il y a d'abord et surtout les concessions. Comme le dit Mé Chap tout a commencé à être difficile pour eux en 2008 lorsque « la compagnie a tout rasé » et que la forêt a commencé à disparaître. Cette date n'est pas fortuite. Elle correspond à la crise alimentaire puis financière de 2007-2008 qui a révélé le phénomène des appropriations foncières à grande échelle au grand public et a attiré l'attention des investisseurs, pour sécuriser l'approvisionnement de leur pays dans certains cas ou, plus souvent, pour profiter de nouvelles sources de profits dans ces temps incertains. Au Cambodge, comme dans beaucoup d'autres pays du Sud, les exploitations agroindustrielles ont commencé à se

développer avant 2008 mais elles ont explosé à partir de cette date pour couvrir près de 12 % du territoire national en 2015 (Licadho, 2015). Depuis, certaines ont été annulées ou ont vu leur superficie diminuer sur le papier. Mais il suffit de regarder des images en ligne (« Google Earth » notamment) pour constater que les trouées sont immenses et que la forêt, entre 2005 et 2015, a largement diminué dans le Mondulkiri et ailleurs. Les grandes plantations ont aussi attiré des migrants qui ont développé à leur tour des exploitations de plus petite dimension mais qui ont elles aussi empiété sur les anciennes forêts cultivées. Or les agricultures forestières demandent de très vastes espaces disponibles pour que la forêt, devenue jachère, se régénère, ce qui devient de plus en plus difficile.

Au Cambodge, des solutions légales ont été inventées pour atténuer certains des effets des concessions sur les populations dites indigènes : titres de propriété collectifs et politique dite de la « peau de léopard » qui consiste à requérir que les espaces déjà habités et mis en culture soient retranchés de la superficie attribuée aux investisseurs, ce qui revient à créer des tâches sur les cartes des concessions. Mais les titres collectifs tardent à être attribués (11 seulement l'avaient été en 2016 pour 458 communautés indigènes recensées selon le CCHR, 2016) et les concessions sont attribuées sans tenir compte des usages antérieurs. Même si elles étaient appliquées, ces solutions ne pourraient de toute façon pas répondre aux besoins des agriculteurs de la forêt qui ne raisonnent pas leurs cultures sur des territoires villageois continus et délimités et qui ont besoin de disposer d'espaces non cultivés pour déplacer régulièrement leurs champs.

Le problème qui se pose aux Bunong est en effet aussi de pratiquer une forme d'agriculture et de vivre selon des principes qui s'arrangent mal des exigences de la modernité, notamment de la propriété foncière, individuelle comme collective, et de l'extension de l'économie de marché. Plusieurs séquences en rendent bien compte, en particulier lorsque Pou Chap avoue qu'il ne sait plus quelle somme il a retiré de la vente de ces terres. On apprend finalement qu'il a obtenu 250 dollars pour quatre hectares et a acheté de quoi manger, ce qui est dérisoire et montre à quel point cet échange n'a pas de sens pour lui. Un peu plus tard, Pou Chap indique aussi qu'il n'est pas encore allé voir le terrain qui lui a été attribué en compensation et sur lequel des hévéas ont été plantés par la compagnie, à charge pour lui de payer les plantations lorsqu'elles produiront. Lorsqu'il finit par aller voir sa parcelle, Pou Chap constate avec un certain humour que les seules choses qui veulent bien y pousser sont des cailloux et comprend qu'il s'est endetté pour des arbres qui ne produiront jamais rien. Cet exemple montre quant à lui combien ces échanges sont inégaux et profitent de la crédulité des Bunong et de leurs méconnaissances des transactions financières et contractuelles.

L'introduction de la modernité est peut-être en effet le moyen le plus efficace de fragiliser les Bunong. Les jeunes ne souhaitent plus reproduire un mode de vie qui les stigmatise et ne leur permet pas d'obtenir les biens de consommation qui s'offrent à eux. Les communautés se divisent entre ceux qui ont pu profiter du boom des plantations et de la venue des migrants (que l'on ne voit pas dans le film) et ceux qui n'ont pas pu ou pas voulu. Le chef de village même ne semble pas défendre les paysans expropriés et les villageois ne parviennent pas à s'organiser. « Plus on se bat contre les compagnies, plus on se bat entre nous » nous dit Pou Chap dont on sent bien qu'il est désorienté face aux problèmes qui se posent. Adaptées à la mobilité, les structures sociales bunong ne dépassent pas le niveau villageois ce qui fait le jeu des investisseurs, grands comme petits, avec la complicité des autorités locales, provinciales et nationales. Ce jeu est d'autant plus facile que les forces des acteurs en présence sont disproportionnées. Que faire face à la puissance des multinationales, aux organisations internationales qui les soutiennent au nom du développement, aux pouvoirs publics qui accordent les concessions, à la pression exercée par les migrants khmers et les voisins vietnamiens qui rêvent de nouvelles terres à planter, aux sirènes du marché ?

Les conflits fonciers qui se multiplient au Cambodge et dans le monde, le procès intenté à l'entreprise SocFin (qui détient des parts majoritaires dans trois concessions près de Bousra) devant le tribunal de grande instance de Nanterre, la multiplication des sites Internet documentant les conflits, le travail de plaidoyer des ONG, les articles scientifiques, les films, montrent que les résistances ne sont pas épuisées. Mais cela transforme aussi la vie des Bunong dont on vient à souhaiter, face à l'ampleur des changements et à leur caractère d'inéluctabilité, qu'ils s'insèrent le plus efficacement possible dans l'économie de marché pour ne pas en être seulement les victimes. À ce sujet, Pou Chap a une phrase saisissante à propos des Bunong du Vietnam qui n'ont pas eu à se battre contre de très grandes exploitations mais ont vu les forêts disparaître sous la pression des petites plantations des migrants : « Même au Vietnam ils ne font pas ça. Là-bas ceux qui sont éduqués arrivent à se nourrir. Les autres c'est comme ici : ils deviennent esclaves ».

Marie Mellac

Université Bordeaux Montaigne, UMR 5139

Passages CNRS, marie.mellac@cnrs.fr

Bibliographie

Cambodian Center for human Rights (CCHR), 2016 - *Access to Collective Land Titles for Indigenous Communities in Cambodia*. Phnom Penh : CCHR, 44 p. https://preylang.net/download/reports/2016_02_11_CCHR_Report_Access_to_Collective_Land_Titles_ENG.pdf

Condominas, G., 1957 - *Nous avons mangé la forêt*. Paris : Mercure de France, 495 p.

LICADHO, 2015, Cambodia's concessions, carte en ligne : https://www.licadho-cambodia.org/land_concessions/ - consultée en janvier 2016.

Mellac M., 2000 - *Des forêts sans partage*. Thèse de doctorat de Géographie, Université Michel de Montaigne Bordeaux III, 610 p.

Scheer, C., 2014 - *La réforme des gongs, Dynamiques de christianisation chez les Bunong protestants des hautes terres du Cambodge*. Thèse de doctorat en anthropologie, École des hautes études en sciences sociales (EHESS), 575 p.